

Limites, bornes et normes : la délicate constitution de l'objet de connaissance en sciences humaines

PATRICK SERIOT
Université de Lausanne

Quel genre de connaissance produit une science humaine? Qu'y connaît-on? L'objet d'une science humaine préexiste-t-il à l'acte de connaissance ou bien en est-il le résultat? On tentera de répondre à ces questions à partir de l'exemple de la phonologie,, dans une perspective trans-disciplinaire.

I/ LES PARADOXES DE LA RE-PRESENTATION

A) BORGES ET LA CARTE A L'ECHELLE 1:1

Le très court texte de l'écrivain argentin J. Borges, abondamment commenté¹, «De la rigueur de la science» permet d'imaginer qu'un empereur ordonna un jour à ses cartographes de dresser une carte

¹ Le thème de la carte à l'échelle 1:1 est déjà présent en 1893 chez Lewis Carroll dans *Sylvie and Bruno Concluded*, dans le chapitre intitulé : «The Man in the Moon» (London : Macmillan, vol. 2, p. 169) :

«What do you consider the largest map that would be really useful?

— About six inches to the mile.

— Only six inches! exclaimed Mein Herr. We very soon got six yards to the mile. And then came the grandest idea of all! We actually made a map of the country, on the scale of a mile to the mile!

— Have you used it much? I enquired.

— It has never been spread out, yet, said Mein Herr : the farmers objected : they said it would cover the whole country, and shut out the sunlight! So now we use the country itself, as its own map, and I assure you it does nearly as well.»

cf. également Crampton, 1990; Mappemonde 52 (4), 1998; Chamussy, 1982; Jacob, 1992 (p. 33 et p. 408-409); Eco, 1996.

extrêmement précise de l'Empire. Les cartographes zélés prirent les instruments de mesure les plus précis, les pinceaux les plus fins, le papier le plus lisse, et se mirent au travail. Ils dessinèrent avec exactitude et minutie chaque ville et chaque village, chaque route et chaque chemin, chaque forêt et chaque pré. Mais l'Empereur n'était pas satisfait de leur travail : il voulait le maximum de détails. Les cartographes prirent alors des pinceaux à un poil, le vélin le plus précieux, et reportèrent sur la nouvelle carte chaque nervure de chaque feuille de chaque arbre de chaque forêt, chaque caillou de chaque chemin... Pourtant cela même ne satisfaisait pas le désir de l'Empereur, qui exigeait une carte *parfaite*, la carte qui dirait tout, la carte des cartes. Les cartographes prirent alors la seule décision qui s'imposait : ils établirent une carte à l'échelle 1:1, où un centimètre sur la carte représentait un centimètre sur le terrain. Mais alors la notion de carte elle-même n'avait plus d'utilité, car elle ne faisait que redoubler le territoire, le répéter de façon nécessairement imparfaite : c'est le territoire qui est à lui-même sa propre carte, la meilleure des cartes. Mais alors ce n'est plus une carte, et la *connaissance* du territoire est impossible.

L'aporie que nous décrit Borges est l'inanité des efforts de représentation totale, l'impossibilité de rendre compte exhaustivement du réel : dire le Tout équivaut à ne rien dire.

Ce serait pourtant une erreur d'y voir un constat d'échec, une nostalgie de la représentation vraie. Tout au contraire, il s'agit d'une interrogation fondamentale à la fois sur l'acte de connaissance scientifique et sur celui de représentation dans l'écriture littéraire. Le texte de Borges est l'illustration lucide de ce que Lacan appelle le «pas-tout», l'impossible à (tout) dire, la double quête fantasmatique de l'exhaustivité et de ce qu'on appelle en linguistique la transparence référentielle. Le discours de la science ne peut ni réduire le monde (en rendre compte de façon *complète*), ni s'effacer totalement pour faire *voir* le monde tel qu'il serait. Les mots et les choses ne se recouvrent pas totalement, il y a une incomplétude de toute connaissance, qui est la condition même de la connaissance. Comment se sortir alors du désespoir, comment connaître?

B) REVELER CE QUI EST CACHE : UN PROGRAMME THEOLOGIQUE

Au monde platonicien, où le Vrai est unique mais caché, inaccessible en son Être (on ne connaît des Idées que leur ombre projetée au fond de la caverne), le monde chrétien oppose un message optimiste : on peut transcender par la Re-ligion (le fait de re-lie) l'imperfection de la nature humaine, et le rapport direct à Dieu est un idéal difficile mais accessible pour quelques élus.

Les apories de la vision directe ont une longue histoire, marque d'une même souffrance, provenant d'une même blessure : il y a entre nous et

les choses un intermédiaire, un médium : le *langage*, dont l'imperfection et la finitude se manifestent dans le fait même de la multiplicité des *langues*. «Les langues, imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême», se lamente Mallarmé², en proposant comme remède l'écriture poétique, transcendant la béance ouverte par cette non-complétude. Le mythe de la Tour de Babel s'impose si nécessairement qu'il est inutile de le rappeler, sauf à souligner que c'est bien la multiplicité des langues qui est la punition divine, donc la désunion, la séparation, alors que l'état pré-babélien est décrit par contraste comme l'éden de la communication au sein d'une langue unique, de la fusion et de la communication sans obstacle. Mais un autre épisode biblique, relevant visiblement d'un autre ensemble de mythes, mérite qu'on s'y arrête. Il s'agit des conséquences du châtement fondateur de la condition humaine. Certes, Adam et Eve, une fois chassés du Paradis, eurent à travailler à la sueur de leur front pour ne pas mourir de faim et de froid, certes, Eve eut à accoucher dans la douleur. Pourtant, là n'est sans doute pas l'essentiel. Ce que les humains ont perdu en devenant humains, c'est le contact direct avec Dieu, la possibilité de le contempler en face. Ils en ont été *séparés*.

Bien d'autres épisodes bibliques reprennent le thème de la *séparation* comme souffrance et de la réunion par absence de médiation comme bonheur indicible. C'est le thème de la transparence épiphannique. Qu'on pense au buisson ardent, par exemple, moment de la Transfiguration, quand Jésus apparaît en majesté, c'est-à-dire dans sa vraie nature divine, à ses disciples effrayés, ou bien au chemin de Damas, quand les écailles tombèrent des yeux de Saint Paul. Qu'on pense au langage des anges, myriades de Chérubins et de Séraphins qui, en Paradis, sont entièrement *transparents* les uns aux autres : ne pouvant rien cacher, ils ne peuvent pas *mentir*, ils se lisent réciproquement leurs pensées directement, sans cet intermédiaire imparfait qu'est le langage des humains³. Tous ces épisodes nous disent la même chose : la nostalgie du moment de communication directe, sans intermédiaire, nostalgie de l'époque de fusion, de non-séparation, de contemplation de l'Absolu et du Vrai, avant le traumatisme de notre naissance en tant qu'êtres humains. Pourtant ce qu'ils nous disent de façon implicite, par contraste, en sourdine, est que cette séparation est *nécessaire*, qu'elle est la *loi* de notre condition, qu'elle est même la condition pour que du *sens* apparaisse. Le sens est fondé sur la différence, donc sur la séparation, c'est le contraire de la fusion, qui n'est que non-sens, ou con-fusion.

Les trois religions du Livre apportent une solution à cette insupportable souffrance : la Révélation. Le Vrai nous est révélé, dé-

² «Crise de vers», 1897.

³ Sur le langage des anges, cf. de Certeau, 1985.

couvert, dé-voilé⁴ *directement* par Dieu. Mais malheureusement dans *une* langue humaine, qui est souvent présentée comme celle dans laquelle Dieu a effectivement parlé avec un prophète pour son peuple élu, par exemple l'hébreu ou l'arabe.

C) EXTRAIRE CE QUI EST CACHE : UN PROGRAMME EMPIRISTE

Il n'est plus guère de mode de citer L. Althusser. Pourtant son analyse de la conception empiriste de la connaissance mérite d'être reprise ici⁵, dans la mesure où il la relie à la conception théologique précédemment commentée. Althusser présente l'empirisme comme la mise en scène d'un procès qui se passe entre un objet donné et un sujet donné. L'important est que le sujet et l'objet sont *donnés*, c'est-à-dire existent tous les deux antérieurement au procès de la connaissance. Le procès empiriste de la connaissance réside dans l'opération du sujet nommée *abstraction* : «connaître, c'est abstraire de l'objet réel son essence, dont la possession par le sujet est alors dite connaissance» (p. 33). L'essence est abstraite des objets réels au sens d'une *extraction*, comme on peut dire que l'or est *extrait* (ou abstrait, donc séparé) de la gangue de terre et de sable dans laquelle il est pris et contenu. De même que l'or, avant son extraction, existe comme or non séparé de sa gangue dans sa gangue même, de même l'essence du réel existe, comme essence réelle, dans le réel qui la contient. La connaissance est abstraction au sens propre, c'est-à-dire extraction de l'essence du réel qui la contient, séparation de l'essence du réel qui la contient et la recèle en la cachant. (p. 33-34) Connaître, c'est donc séparer, *dans le réel même*, l'essence du réel de la gangue qui recèle l'essence. Le réel est structuré comme l'est cette gangue de terre contenant, à l'intérieur, un grain d'or pur, il est donc fait de deux essences réelles, l'essence pure et l'impure, c'est-à-dire, et c'est important pour notre propos, en *termes hégéliens*, l'essentiel et l'inessentiel. L'objet réel contient ainsi deux parties réelles distinctes, l'essence et l'inessentiel. La connaissance empiriste est contenue dans le réel comme une de ses parties, dans l'autre partie du réel, la partie inessentielle. La connaissance empiriste a donc pour unique objet de séparer, dans l'objet, les deux parties existantes en lui, l'essentiel de l'inessentiel. L'opération d'abstraction n'est qu'un procédé d'élimination d'une partie du réel pour isoler l'autre, ne laissant aucune trace dans la partie extraite.

Pourtant cette opération d'extraction suppose que l'objet réel est déjà structuré, avec une position respective de la partie essentielle et de la partie inessentielle. «La partie inessentielle occupe tout l'extérieur de l'objet, sa surface visible; alors que la partie essentielle occupe la partie intérieure de

⁴ «ré-véler» a la même étymologie que «dé-voiler» : c'est ôter le voile qui cache à la vue l'objet à voir.

⁵ Althusser, 1996 (1965), p. 32-50.

l'objet réel, son noyau invisible. Le rapport du visible à l'invisible est donc identique au rapport de l'extérieur à l'intérieur, au rapport de la gangue au noyau. Si l'essence n'est pas immédiatement visible, c'est qu'elle est recelée, au sens fort, c'est-à-dire entièrement recouverte et enveloppée par la gangue de l'inessentiel» (p. 35). Toute l'opération de connaissance est alors déjà incluse dans l'objet même, dans la position respective de l'inessentiel et de l'essentiel dans l'objet même. Cette opération est bien une extraction, indispensable à la découverte de l'essence. «Découverte» est bien à prendre au sens propre d'ôter ce qui recouvre, pour nous mettre en présence de l'essence pure et nue, dont la connaissance n'est plus alors que *la simple vue*. (p. 35). La connaissance est toute entière inscrite dans la structure de l'objet réel, sous la forme de la différence entre l'inessentiel et l'essence, entre la surface et le fond, entre l'extérieur et l'intérieur, la connaissance est donc déjà réellement présente dans l'objet réel qu'elle doit connaître, sous la forme de la disposition respective de ses deux parties réelles. «Cet investissement de la connaissance, conçue comme une partie réelle de l'objet réel, dans la structure réelle de l'objet réel, voilà ce qui constitue la problématique spécifique de la conception empiriste de la connaissance» (p. 36).

On quittera à cet endroit précis le travail d'Althusser, qui nous entraînerait dans la voie d'une sorte de logique de la production des connaissances se dégageant de l'idéologie par une rupture radicale, pour chercher dans le mode de *construction* de l'objet de connaissance une réponse aux questions qui viennent d'être posées. Mais on gardera de cet exposé l'idée que la conception empiriste de la connaissance repose sur les mêmes fondements que la vision théologique de la ré-vélation et de la transparence épiphanique.

C) VOIR CE QUI EST CACHE : LA SCIENCE EURASISTE

Au début des années 1920 apparaît dans l'émigration russe en Europe occidentale une mouvance intellectuelle, idéologique, politique, dénommée le "mouvement eurasiste", qui se proposait de justifier le tracé des frontières de l'URSS, qu'ils appelaient "Eurasie", par des arguments scientifiques. Le projet à long terme de ces intellectuels émigrés était de reprendre le pouvoir en URSS à la place des bolcheviques.

Pour eux l'Eurasie était un "troisième continent", *ni Europe ni Asie*, pour lequel était nécessaire une troisième voie ; *ni capitalisme ni communisme*⁶.

L'eurasisme est une philosophie de la *révélation* (du sens caché des choses) en même temps qu'une *pédagogie du regard*: la Russie-Eurasie, objet

⁶ Sur l'idéologie eurasiste la documentation est devenue très large depuis une dizaine d'années. Cf. en français notamment Sériot, 1999 et Laruelle, 1999.

unique de toutes les recherches et de toutes les attentes, a une structure géographique transparente où deviennent lisibles, pour l'œil averti (c'est-à-dire à celui qui sait voir) les spécificités identitaires de ce «monde». Différentes strates philosophiques affleurent dans l'épaisseur du discours eurasiste, malgré ses prétentions à la rupture radicale avec tout ce qui l'a précédé : la *Naturphilosophie* de Schelling et le néoplatonisme (tout est lié à tout), le platonisme (révéler les essences) et enfin une «idéologie géographiste» qui en est la conséquence directe et qui se manifeste dans l'importance du regard, du déchiffrement : l'enjeu du travail scientifique étant de dévoiler ce qui est caché, ce qui préexiste en tant que tel à toute investigation, on comprend que lire les cartes (même si les eurasistes, étrangement, n'en ont guère publié), interpréter le monde dans les relations spatiales va être au cœur de leur activité. L'eurasisme est, avant tout, une herméneutique, consistant à révéler par le regard la vraie nature des choses, à interpréter les phénomènes en les considérant comme des signes, des symboles d'une réalité supérieure qui les transcende, à ceci près qu'on sait d'avance ce que l'on cherche. C'est une vision platonicienne, ou pythagoricienne du monde, faite d'harmonie, d'ordre et de symétrie. Toute recherche «synthétique» repose alors sur une quête sans cesse renouvelée de la régularité (*zakonomernost'*), du nombre et de la mesure. Cette «synthèse» n'est autre qu'une vaste théorie des correspondances et des parallélismes. Ainsi, si tout se répond dans l'ordre de la connaissance scientifique, c'est que tout se répond dans l'ordre des choses. L'univers est ordonné : ce n'est «pas un hasard» si isoglosses et isothermes se superposent, si la périphérie est moins dense que le centre, si les langues polytoniques entourent de façon symétrique les langues à mouillure... Comme au XVI^{ème} siècle en Occident, les eurasistes lisent dans le Grand livre de Nature la correspondance des aires culturelles et des zones géographiques, en y cherchant un ordre voulu par Dieu.

Cette pensée essentialiste s'appuie sur la tradition du platonisme christianisé des Pères de l'Église orientale. La révélation du sens caché est une croyance en une «double réalité» des choses : sous la réalité apparente se cache une réalité supérieure, la réalité divine. L'idée de l'Eurasie préexiste au regard que l'on porte sur elle, l'Eurasie est une réalité invisible, contenue dans une réalité extérieure qui l'ignore. C'est ce que M. Laruelle (1999) appelle une pensée «tautologique» : l'eurasisme postule l'existence «réelle» de l'objet des sciences eurasistes, elles-mêmes appelées à démontrer l'existence de ce même objet. Ainsi le linguiste N.S. Troubetzkoy appelle-t-il ses collègues des différentes disciplines à joindre leurs efforts pour œuvrer ensemble à la mise en évidence des liens «organiques» entre les divers aspects de l'Eurasie, à l'opposé de F. de Saussure qui, au contraire, cherchait à éliminer tout ce qui n'était pas pertinent dans la construction de son objet de connaissance. Dans l'idéologie eurasiste, l'objet de connaissance n'est pas construit par la

théorie, il précède toute investigation, qui n'est alors appelée qu'à en confirmer l'existence ontologique et non à en construire un modèle.

Pour Platon, l'image sensible dépend ontologiquement de son modèle intelligible; cela n'implique pas sa ressemblance, mais sa déficience. La présence de la Forme à la chose est bien cause pour elle d'intelligibilité, mais elle suppose la médiation d'un regard capable de voir l'une à la lumière de l'autre. Ainsi, être géographe eurasiste ou être linguiste des unions de langues, lire une carte, interpréter un *Landschaft*, c'est être capable de projeter sur les choses ce regard qui fait apparaître, derrière la contingence du multiple, l'unité de leur essence. Ce regard est un révélateur, au sens photographique du mot comme au sens de «révélateur de la vérité». L'existence de l'Eurasie doit éclater à la vue, sauter aux yeux à la simple contemplation des cartes. Mais, malgré les apparences, il ne s'agit pas là d'un simple positivisme, pour qui les faits sont les faits. Il s'agit de savoir *voir*, derrière la contingence et l'éparpillement des faits empiriques, une réalité plus grande, plus globale que la simple constatation de faits, une réalité qui se révèle par la méthode du «liage». Pour Jakobson, Troubetzkoy et Savickij, *il y a* des isothermes, des isoglosses, des *limites*. Leur travail scientifique créateur commence au moment où ils établissent les coïncidences, ou correspondances qui *relient* ces faits. C'est l'affirmation de la correspondance qui fait preuve de l'existence de l'objet cherché. Cette importance fondamentale de la théorie des correspondances, base de la science synthétique, semble n'avoir pas été suffisamment étudiée dans l'histoire du structuralisme. La théorie des correspondances est une *vision totalisante* du monde, comme si la totalité des points de vue était épuisable, comme s'il était licite et pensable d'arriver à faire recouvrir l'objet réel par l'empilement, la superposition des points de vue.

Mais le travail du linguiste Troubetzkoy, inspirateur à la fois de la pensée eurasiste *et* de la phonologie structurale, se trouve dans une tension extrême entre deux théories de la connaissance, entre deux moments de l'histoire du savoir.

II/ UN RENVERSEMENT : CONNAITRE C'EST CONSTRUIRE

A) L'IMPASSE DE LA PHONETIQUE INSTRUMENTALE AU DEBUT DU 20EME SIECLE

Dans le dernier tiers du 19e siècle, en cette époque marquée par la foi inébranlable dans le progrès apporté par la science et la technique, dont on trouve la meilleure illustration dans les romans de Jules Verne et la

vulgarisation scientifique de Camille Flammarion, les instruments à mesurer le son s'améliorent d'année en année, depuis l'invention des premières «machines parlantes» (le phonographe de Charles Cros : 1874 et le cylindre d'Edison : 1877).

A priori, les machines à enregistrer le son et à le décrire (*oscillographes*, donnant une image de la perception des ondes acoustiques, et *palatogrammes*, montrant la position des organes lors de l'articulation des sons) devaient apporter leur lot de découvertes nouvelles, comme les télescopes de plus en plus perfectionnés nous permettent d'espérer découvrir des galaxies toujours plus lointaines. Or cet espoir scientifique dans le progrès technique était vain. En effet, à mesure que les machines s'amélioraient, le vertige s'emparait des phonéticiens. Les nuances les plus fines devenaient objet d'investigation. On savait vers 1900 distinguer des variantes imperceptibles entre plusieurs sortes de *a*, plusieurs sortes de *o*, etc. Le problème était de savoir qu'en faire. Et c'est là que s'ouvrait un problème qui, du point de vue épistémologique, allait servir de détonateur à une crise qui s'appêtait à bouleverser non seulement l'univers de la linguistique, mais encore bien des certitudes de l'empirisme et du positivisme, il s'agissait du processus même de la connaissance et de la représentation du réel.

La sophistication de plus en plus grande des machines à enregistrer et décrire les sons rendait manifeste ce que bien des spécialistes savaient déjà intuitivement : il n'y a pas deux personnes qui prononcent exactement un même son dans un même mot. Pire encore : une seule et même personne ne prononce jamais de façon rigoureusement identique deux fois le même son. Comment alors construire une science du *non-répétable*, du toujours changeant? L'amélioration des techniques d'enregistrement et de reproduction était une fuite en avant : l'éparpillement à l'infini des détails et des nuances faisait comme si décrire une forêt consistait à mesurer au micron prêt la hauteur de chaque arbre et la longueur de chaque feuille.

La notion de *coupure épistémologique* chez Bachelard a parfois été employée à contresens, comme l'annonce fracassante du passage de l'ignorance au savoir, de l'«idéologie» à la «science» (par exemple chez L. Althusser). Pourtant elle conserve une force explicative remarquable grâce à la notion connexe d'*obstacle épistémologique*. Dans le cas qui nous occupe, le progrès technique est un obstacle épistémologique : il fait se perdre dans les méandres de l'empirie, mais il était *nécessaire* pour qu'on se rende compte que la description exhaustive des *faits* ne pouvait mener qu'à une impasse. Sans ces machines, les phonéticiens auraient passé encore des années à rêver de description parfaite, c'est-à-dire de la carte à l'échelle 1:1.

Une coupure épistémologique fondamentale a lieu entre 1907 et 1911, lors des cours de linguistique générale que F. de Saussure donne à un petit groupe d'étudiants à l'Université de Genève. Du livre posthume qui a été fait à partir des notes de cours de ses étudiants on ne retiendra ici qu'une

phrase, un aphorisme suffisamment étonnant pour avoir bouleversé de fond en comble le rapport à l'objet propre de la linguistique :

«Le point de vue crée l'objet». (Saussure, 1972, p. 23)

En voici le contexte immédiat :

« Quel est l'objet à la fois intégral et concret de la linguistique? La question est particulièrement difficile; nous verrons plus tard pourquoi; bornons-nous ici à faire saisir cette difficulté.

D'autres sciences opèrent sur des objets donnés d'avance et qu'on peut considérer ensuite à différents points de vue; dans notre domaine, rien de semblable. Quelqu'un prononce le mot français *nu* : un observateur superficiel sera tenté d'y voir un objet linguistique concret; mais un examen plus attentif y fera trouver successivement trois ou quatre choses parfaitement différentes, selon la manière dont on les considère : comme son, comme expression d'une idée, comme correspondant du latin *nudum*, etc. Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne nous dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres . » (Saussure, 1972, p. 23)

Toutes les conséquences de ce passage sibyllin n'ont peut-être pas encore été mesurées près de 80 ans après.

Saussure n'est pas le père de la phonologie structurale, il est celui qui permet de la *penser*. Si, dans les années 1920, pour les penseurs eurasistes, dont N.S. Troubetzkoy était un des principaux chefs de file, l'objet créait le point de vue (l'objet Eurasie devait être à l'origine d'une science «synthétique» destinée à en mettre en évidence les différents aspects), en 1916 Saussure dépossède l'objet à connaître de toute substance, de toute préexistence ontologique : l'objet propre d'une science n'est pas inscrit tout fait dans le réel, attendant d'en être extrait, il dépend du *point de vue* adopté par le chercheur. Il s'agit là d'un renversement fondamental, étape marquante d'un passage à la modernité qui est restée inaperçue de la plupart de ses contemporains.

Une issue à la crise de la phonétique instrumentale du début du 20ème siècle a été la notion de *pertinence*, rejet explicite de l'idée de connaissance totale, ou *re-connaissance*, par adéquation à ce qui préexiste à l'acte de connaissance. Au lieu d'avoir pour idéal la description exhaustive de toutes les nuances possibles des sons d'une langue, les linguistes, après la Première guerre mondiale, se sont peu à peu intéressés aux seules *différences* entre les sons capables de supporter des *différences* de sens, autrement dit, des différences *pertinentes* (en anglais : *relevant*).

Du point de vue phonétique, la différence mesurable entre [Rãp] ("rampe, avec un "r" grasseyé, standard) et [rãp] ("rampe", avec un "r" roulé, à la bourguignonne) est aussi importante, est de *même nature* que la différence entre [Rãp] et [lãp] ("lampe"). Si un modèle entreprenait de faire une représentation *simplifiée* de ces trois sons, on obtiendrait bien une connaissance de ces sons, mais en aucun cas un quelconque modèle de ce genre ne pourrait rendre compte du fait qu'une *rampe* n'est pas une *lampe*, quelle que soit la façon de prononcer les "r" chez les locuteurs. Il n'y a absolument aucun objet intermédiaire entre les deux, même si l'on pourrait trouver des candidats tératologiques tels qu'une rampe lumineuse ou une lampe inclinée le long d'un escalier. Mais même ces objets étranges et instables ne seraient pas nommés par un mot dont l'initiale comporterait un son intermédiaire entre [R] et [l]. Du *point de vue* phonologique (qui ne s'intéresse qu'aux différences de son entraînant des différences de sens), en français, la différence entre [R] et [l] est *pertinente*, celle entre [R] et [r] ne l'est pas. C'est très exactement ce qui fait que le français est du français, et pas du japonais, ou le système de répartition des pertinences est radicalement autre.

B) SORTIR DE LA CRISE : LA NOTION DE TYPE

Pourtant la notion de pertinence à elle seule ne suffit pas à faire basculer dans un paradigme radicalement nouveau, elle n'est pas à elle seule une garantie de rupture avec l'empirisme. En effet l'objet construit par la phonologie peut être ou bien un *type* ou bien un *modèle*.

Ainsi en 1926, à Leningrad, pour la linguiste Rozalija Shor, le phonème est «un type de son pris comme norme à l'intérieur d'une communauté» (Shor, 1926, p. 39). Pour l'École phonologique de Leningrad dans les années 1920, le phonème est une sorte de plus petit commun dénominateur de toutes les prononciations d'un même son, valeur moyenne des divers sons, norme de prononciation. Pour chacune des variantes on peut calculer des valeurs moyennes et les prononciations correctes de chacune de ces variantes, qui «se dispersent» autour de ces valeurs moyennes selon la courbe d'erreurs de Gauss⁷. Pour L. Scherba, le chef de file de cette école, les faits précèdent toute investigation, les sons sont une donnée de la réalité qu'il convient d'explorer, et non pas de construire. Par son physicalisme, son substantialisme, son positivisme, l'école de Leningrad apportait au dogme du matérialisme officiel le substantialisme rassurant dont celui-ci avait besoin : les faits existent indépendamment de toute théorie et hors de tout *point de vue*, la réalité est simple, non problématique⁸, elle attend d'être découverte par une activité de

⁷ Cf. la critique que fait Troubetzkoy de cette approche, à propos d'une autre école, celle de E.Zwirner, in Troubetzkoy, 1986, p. 8.

⁸ Cf. Comtet, 1995, p. 194.

connaissance reposant sur la notion de *reflet*. Même si l'École phonologique de Leningrad apportait la nouveauté consistant à faire intervenir le *sens* dans le calcul des phonèmes, ces derniers étaient des *types* auxquels on pouvait faire se rapporter la moyenne des variantes, ou réalisations phoniques des phonèmes.

Trubetzkoy lui-même, dans l'introduction à ses *Principes*, n'échappe pas toujours à cette vision de l'abstraction comme réduction de l'inessentiel à l'essentiel, sélection de ce qui, dans les sons, est essentiel, en une confusion de l'être et du connaître, ou plus exactement une réduction du connaître à l'être.

La phonologie de Leningrad est une phonétique générale, une science du son-type. Et même si on arrive au type par induction, le raisonnement est le même : le *type* n'est autre que *l'essentiel*, qui préexiste à l'acte de connaissance.

Si un modèle en tant que *maquette*, ou représentation simplifiée, ne convient pas en linguistique, c'est que la notion de son abstrait, ou son fondamental, sorte de plus petit commun dénominateur aux variantes d'un son, n'est rigoureusement d'aucune utilité pour faire comprendre ce phénomène si étonnant qu'à distance égale, [Räp] et [rãp] ont le *même sens*, alors que [Räp] et [läp] ont un *sens différent*

C) SORTIR DE LA CRISE : LA NOTION DE MODELE

Dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle se développe la *crise du fondement des mathématiques*. Les chercheurs ont été peu à peu amenés à tenir à distance les confusions possibles entre la métaphysique et les mathématiques, en évitant désormais de donner une dimension ontologique à leurs concepts : le triangle, n'étant plus une réalité supérieure comme chez Platon, n'est plus *découvert*, mais *inventé*, c'est-à-dire réduit à sa dimension opératoire, autrement dit, encore, *construit* à l'intérieur d'une théorie.

A vrai dire, on savait depuis longtemps construire des instruments de la pensée. Lorsque Galilée avait fait sa célèbre expérience à partir d'un plan incliné, il avait bien *construit* un objet, qui avait peu en commun avec la réalité empirique. Dans la vie on ne rencontre jamais de plans inclinés parfaitement lisses sur lequel glissent des boules parfaitement rondes, le monde est plutôt fait de surfaces rugueuses et de cailloux informes. Mais l'objet qu'il avait construit, représentation *simplifiée* des phénomènes dont il voulait rendre compte, avait une puissance explicative satisfaisante en fonction des buts recherchés. Cet objet, *construit* au sens propre du terme, n'est guère différent de la *maquette* que construit l'architecte avant de réaliser l'édifice qu'il est en train de concevoir. La maquette n'est pas l'objet réel en plus petit, mais un objet pratique, sélection de quelques traits qu'on estime fondamentaux, représentatifs, objet destiné à faire des expériences de proportions, d'esthétique, qui n'a même pas besoin d'être fait dans le

même matériau que l'édifice (carton, par exemple, contre pierre). La maquette a une finalité heuristique : objet réduit et maniable, elle *reproduit* sous une forme simplifiée, miniaturisée, les propriétés d'un objet de grandes dimensions; l'objet réduit peut être soumis à des mesures, à des calculs, des tests physiques qui ne peuvent être commodément appliqués à la chose reproduite. Une fois que l'édifice est terminé, la maquette peut être jetée, détruite, ou conservée à des fins muséologiques ou pédagogiques. Ni idéalité platonicienne, ni hypothèse cognitive, la maquette est une première approximation de la notion de *modèle*. Elle est à l'édifice ce que la carte est au territoire, à ceci près que la maquette précède chronologiquement l'édifice.

La notion de modèle varie selon les disciplines scientifiques.

L'astronome Leverrier en 1846 a fait l'hypothèse de l'existence d'une huitième planète et construit un modèle totalement théorique, permettant de rendre compte des anomalies observées dans le mouvement des autres planètes. Ce n'est qu'ensuite, dans un second temps, que Neptune fut découverte, par observation à partir d'instruments pointés vers la région du ciel où le modèle *prédisait* la probable situation de la planète fantôme. Dans ce cas il y a bien eu vérification empirique du modèle sur des *faits*. Neptune non seulement *existe*, mais elle préexiste, en tant que telle, à toute investigation, elle est donc *découverte* après avoir été *inventée*.

Le phonème pose des problèmes d'ordre différent. Il ne peut pas être *découvert*, parce qu'il est *inventé* (il n'a aucune *existence* en dehors de la théorie qui le construit), ou plus exactement *posé*, pour rendre compte de fonctionnements que la seule observation fine ne permet pas de comprendre. Les sons n'ont aucun besoin des phonéticiens pour exister, alors que les phonèmes ne peuvent exister (sur un tout autre mode d'existence) que par et dans les théories et modèles des phonologues.

Le modèle en phonologie n'est *pas* une simplification de l'empirie, mais ce qu'on construit à partir d'hypothèses. Se met alors en marche un mouvement de va-et-vient entre les faits observés et le modèle en cours de construction. Le modèle est toujours en suspens. On ne peut pas dire qu'un modèle est vrai, mais qu'il est efficace à une certaine étape, jusqu'à ce qu'on en ait construit un autre, meilleur ou différent, adapté à d'autres interrogations. Souvent on change de modèle parce qu'on change de question, ou de centre d'intérêt.

Le modèle, en phonologie, c'est le système d'oppositions pertinentes qu'on fabrique à partir d'un corps d'hypothèses pour rendre compte de fonctionnements individuels *observables* mais non *directement connaissables*. Une preuve que les modèles ne préexistent pas aux observables est qu'il peut coexister plusieurs modèles concurrents pour un seul et même système phonologique. Ainsi, en russe, on peut construire un modèle à 37 ou à 38 phonèmes, selon qu'on considère que *sch* dans le mot «*schi*» (soupe aux choux) est un phonème ou bien la combinaison de *s* + *ch*.

Chacun des deux modèles a de bonnes raisons d'exister, chacun a des avantages et des inconvénients.

Freud a fait une hypothèse de départ, qu'il a nommée l'*inconscient*, hypothèse totalement inaccessible à toute vérification empirique. Aucun appareil ne détectera jamais un inconscient. Il a ensuite, à partir de cette hypothèse, construit un modèle fondé sur trois concepts : le *ça*, le *moi*, et le *sur-moi*. D'autres modèles peuvent être construits à partir de la même hypothèse de départ. On peut en comparer l'efficacité explicative, mais pas leur adéquation à une quelconque réalité ontologique. Il en va de même, par exemple, pour l'analyse du fonctionnement des sociétés en termes de lutte de classes.

Un modèle n'a pas plus d'existence ontologique (idéale ou observable) que l'inconscient en psychanalyse. Mais le modèle construit à partir de l'hypothèse de son fonctionnement permet de rendre compte de phénomènes qui seraient, sans eux, inexplicables.

L'objet de la phonologie est extrêmement différent de celui des sciences de la nature. Ainsi en va-t-il par exemple du problème de savoir quelle est la température au centre de la Terre. On fait différents modèles, ou conjectures sur cet objet réel. Cet endroit n'est pas encore atteignable, il est hors d'accès de nos capacités techniques, mais on peut imaginer qu'un jour on saura y envoyer des sondes.

La phonologie n'est ni un double, ni un miroir, ni une réduction, ni une simplification. Elle est la carte d'un territoire où l'on n'ira jamais, la conjecture faite sur un objet inaccessible. Elle ne vise nulle substance (le projet de la phonologie n'est pas spéculaire), mais en même temps elle n'a pas pour but d'atteindre un objet idéal, un *type*.

A la différence de l'École de phonologie de Leningrad, celle de Moscou a montré que le phonème n'est pas un schéma simplifié de son, pas plus qu'une maquette ou une généralisation des propriétés du son.

Le phonème est radicalement différent du son, il est sans commune mesure avec le son, ce n'est ni un son simplifié, ni même un ensemble de caractéristiques pertinentes de son. C'est un élément d'un ensemble quasi algébrique, qui, comme le dit Saussure à propos des éléments de l'objet propre de la linguistique, la *valeur*, a ceci de particulier d'être *ce que les autres ne sont pas* :

« Ces catégories font difficulté pour un Français, parce que sa langue les ignore : si elles étaient prédéterminées, il n'en serait pas ainsi. Dans tous ces cas nous surprenons donc, au lieu d'idées données d'avance, des valeurs émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas. » (Saussure, 1972, p. 162)

C'est parce que la phonologie s'appuie sur la notion de modèle qu'est advenue son extraordinaire efficacité.

CONCLUSION

On voit à quel point la phonologie est un lieu privilégié de discussion sur la philosophie de la connaissance, révélateur particulièrement sensible des problèmes qui se posent à toute théorie.

L'avènement de la modernité correspond, dans le domaine qui nous occupe, à un changement de la nature de la connaissance scientifique. La connaissance moderne est en rupture avec l'évidence sensible et le sens commun, alors que pour la science ancienne le savoir était une affaire de regard ou de miroir de l'esprit, une affaire de reflet et de vision. Peu à peu, une image de la *vérité* se dessine, suivant laquelle sera dite «vraie» non pas la théorie qui *reflète* une réalité immuable et à contempler, mais celle qui permet de construire son objet propre à partir du choix d'un point de vue (ici, par exemple, le choix du critère de la pertinence).

On peut alors dépasser l'opposition habituelle entre empirisme et rationalisme (entre faits d'expérience et idées innées) par la confrontation entre faits donnés et connaissances construites, et, dans un deuxième temps, entre types et modèles. Dans ce renversement copernicien, le type c'est ce dont on part, le modèle, c'est ce à quoi on arrive; le type, c'est ce qu'on imite pour reproduire imparfaitement, le modèle c'est ce qui imite pour parvenir à une connaissance qui prend sens et cohérence à l'intérieur d'une théorie. Le type, c'est la matrice qui engendre, c'est l'origine vraie dont tout le reste n'est que pâle reflet. Le type préexiste, et nous n'en connaissons que les «réalisations». Le modèle, tout au contraire, ne préexiste pas à une quelconque réalisation, puisqu'il ne peut être qu'un aboutissement, qui vient *après* et non *avant*.

De point de départ d'une imitation à point d'arrivée d'une construction, on passe, à l'exemple de la phonologie, avec des avancées et des reculs, des reformulations et des malentendus, d'une science de l'être à une science du connaître.

© Patrick Sériot

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALTHUSSER, Louis (1996) : *Lire le Capital*, Paris : P.U.F. (1ère éd. : 1965).

- CERTEAU de, Michel (1985) : «Le parler angélique. Figures pour une poétique de la langue», in S. Auroux et al. (éds.) : *La linguistique fantastique*, Paris : Denoël, p. 114-136.
- CHAMUSSY, H. (1982) : «La carte de l'Empire», *Brouillons Dupont*, 9, p. 51-59.
- COMTET, Roger (1995) : «L'École phonologique de Léningrad et l'École phonologique de Moscou», *Histoire Épistémologie Langages*, t. XVII, fasc. 2, p. 183-210.
- CRAMPTON, Jeremy (1990-91) : «An elusive reference : the 1:1 map story», *Cartographic Perspectives*, 18, Winter, pp. 26-27.
- ECO, Umberto (1996) : «De l'impossibilité d'établir une carte de l'Empire à l'échelle 1/1», *Pastiches et postiches*, Paris : Messidor, p. 95-104.
- JACOB, C. (1992) : *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris : Albin Michel.
- LARUELLE, Marlène (1999) : *L'idéologie eurasiste russe, ou comment penser l'Empire*, Paris : L'Harmattan.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972) : *Cours de linguistique générale* (Édition critique préparée par T. de Mauro), Paris : Payot (1ère éd. : 1916).
- SÉRIOT, Patrick (1999) : *Structure et totalité*, Paris : P.U.F.
- SHOR, Rozalija (1936) : «Krizis sovremennoj lingvistiki», *Jafeticheskij sbornik*, 5, p. 32-71 [La crise de la linguistique contemporaine].
- TROUBETZKOY, Nikolaj S. (1986) : *Principes de phonologie*, Paris : Klincksieck (édition originale, en allemand : Prague, 1939).